

L-220-6

VI^e SÉRIE. — NUMÉRO 10.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

A. M. ERAM: *L'Afrique Équatoriale et la Région des Grands Lacs.*

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1906

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE

VI^e Série. — N^o 10.



Reg.^o 1954.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1906

BULLETIN

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

GÉOGRAPHIE

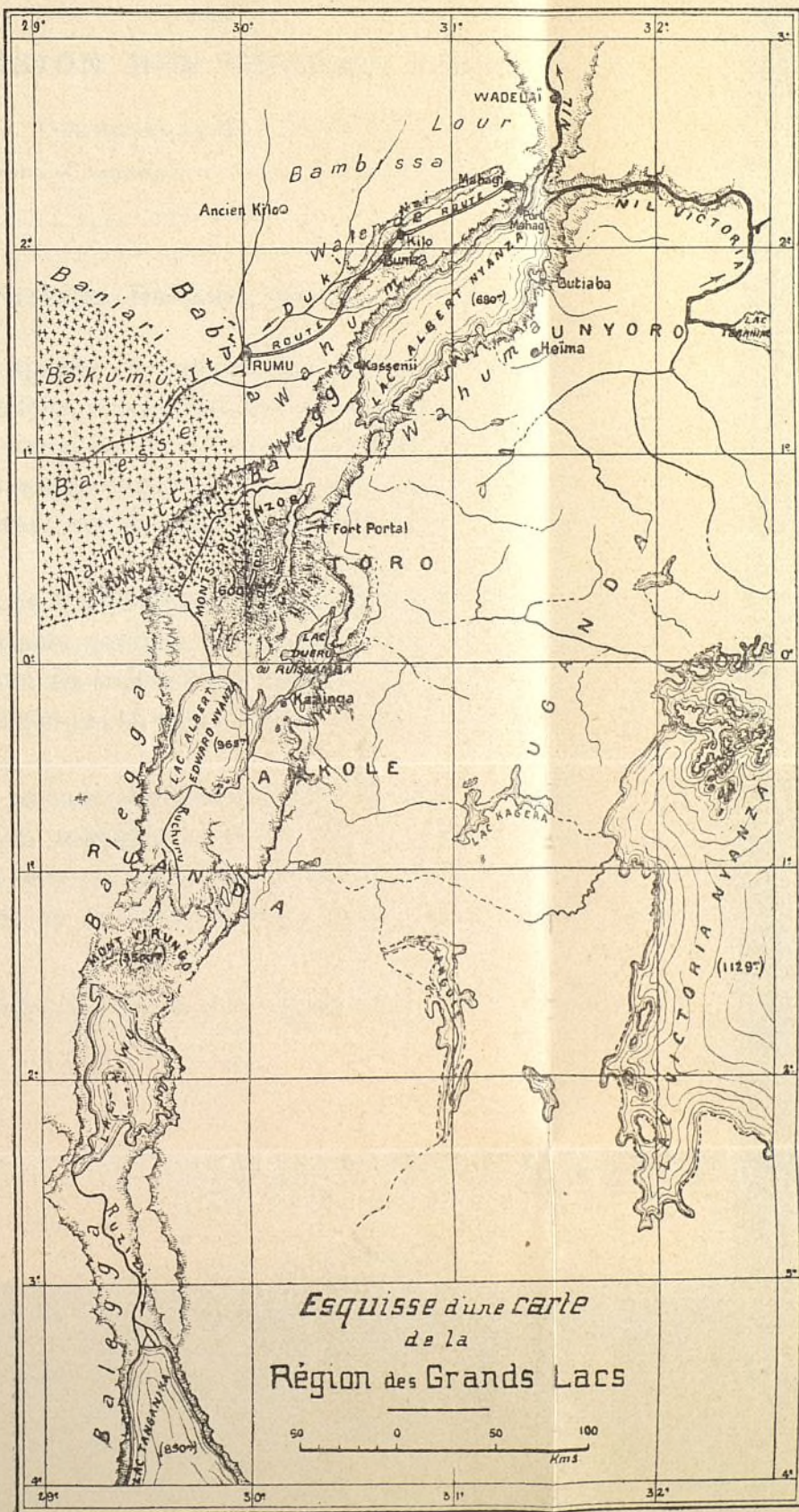


VI. 2000. — 17. 12.

LE CAIRE

IMPRIMERIE KHÉDIVIALE

1888





L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

ET

LA RÉGION DES GRANDS LACS (*)

CONFÉRENCE DE M^r A. M. ERAM

ANCIEN DIRECTEUR DU TERRITOIRE DU LAC ALBERT (ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO)

EXCELLENCES, MESDAMES, MESSIEURS,

Je vous apporte ici, sans prétention aucune, le récit de quelques faits, de quelques observations personnelles. Je vous livrerai, en toute simplicité, ma modeste moisson d'impressions recueillies au milieu des populations noires, durant mes trois années passées dans l'Afrique Centrale.

Je vous parlerai d'abord de la colonisation africaine, de l'importante question du portage à dos d'homme dont souffrent les populations indigènes, et d'un système de portage que j'ai inauguré dans les territoires du Lac Albert.

Dans la seconde partie de ma communication je vous entretiendrai spécialement du lac Albert Nyanza, des différentes races qui peuplent ces régions, et plus particulièrement de la race *Vahuma*, intéressante entre toutes.

(*) Voir compte rendu de la séance du 24 janvier 1906.

Et pour finir, je tâcherai de vous exposer et de soutenir une hypothèse d'ordre géologique que je formule au sujet des sources du Nil, des Montagnes de la Lune et des lacs Albert et Albert-Edouard.

De la colonisation africaine et du portage à dos d'homme.

En traitant de la colonisation africaine, je vous tiendrai un langage franc. Je vous dirai ma pensée tout entière sans gaze, ni voile, au risque d'effaroucher vos consciences, au risque de vous indisposer contre moi, bien que je tienne infiniment à votre bienveillance, à votre sympathie.

Je tiens à vous dire, en outre, qu'ancien Chef de Territoire de l'État du Congo, j'ai donné ma démission et qu'aucun lien ne m'attache plus à cet État que j'ai servi loyalement et avec dévouement.

Je laisserai la question coloniale au point de vue politique aux politiciens. Nous nous occuperons de la colonisation au point de vue social et utilitaire.

Voyons d'abord ce que c'est qu'une colonie, et pourquoi colonise-t-on? On ne va pas à la conquête d'une colonie pour en nourrir les indigènes de plats délicats, ou pour les vêtir de pourpre et de soie! Une colonie, Messieurs, est une exploitation. Une colonie, est une entreprise commerciale, un placement de fonds, en un mot, c'est une affaire, un *Business!*

Les peuples colonisateurs ont pour objectif: la *Richesse*.

S'il arrive parfois que nous y allions poussés par l'esprit d'aventure, nous y allons les yeux fixés sur une gloire ayant à sa remorque : l'*Intérêt*.

Les expressions *Humanité*, *Civilisation*, qui sont l'honneur et la base de notre société actuelle, doivent surtout guider les actes de ceux qui ont mission d'atteindre le but.

Et ce but sera d'autant plus difficile à atteindre, que nous allons chez les indigènes malgré eux !

Mais, il faut d'abord *préparer* la colonisation ; c'est-à-dire, conquérir, soumettre des populations sauvages, ouvrir les voies de pénétration, étudier la mise en valeur des richesses naturelles du pays, bref, occuper et organiser des régions immenses, afin de les rendre aptes à recevoir notre civilisation supérieure. Ce sont là les premiers pas de la colonisation, difficiles, comme tous les premiers pas. C'est la période de la *conquête* ! Et vous m'accorderez qu'on ne fait pas la conquête de populations cannibales, en échangeant des baisers et des accolades !

Nous avons pourtant assisté, il y a quelques mois, à une levée de boucliers des socialistes du Continent, contre les coloniaux et la colonisation.

Au moment où un héros rendait son dernier soupir au service et pour la gloire de son pays — je veux parler de Savorgnan de Brazza — et alors qu'un autre, non moins vaillant, M^r. Gentil, terrassé par les fièvres gagnées au Congo, délirait sur son lit, nous avons vu

les anticoloniaux traîner dans la boue les noms de ces deux explorateurs dévoués.

Il s'agissait, si vous vous en souvenez, de cas de sévices et de cruautés exercés sur les indigènes, par quelques fous, cas absolument isolés ; mais il s'agissait aussi de la question du portage à dos d'homme dont souffraient les populations du Congo.

Une campagne de presse s'engagea, et dans la lutte qui se livra alors en France et en Belgique, au lieu de rechercher les causes du mal et les remèdes à y appliquer, on échangea de violentes polémiques, on procéda de parts et d'autres avec un esprit d'exagération qui faussa la vue. La sincérité et la franchise furent mises de côté.

Les socialistes, qui trouvent tout bois bon pour se chauffer et échauffer, s'agitèrent, dénoncèrent, fouillèrent dans le passé de tous les coloniaux, amoncèrent les accusations, et demandèrent l'application de choses inapplicables pour le moment !

Qu'ont fait les coloniaux pendant ce temps ?

Les uns se dérobent, d'autres se solidarisent, essayant de jeter un voile trop transparent pour couvrir les défaillances individuelles, ou les actes insensés de fous, tels que Gaud et Tocqué !

Les anticoloniaux discoururent, le code à la main. Il fallait changer la face des choses d'un coup de baguette magique.

A chacun son métier. Nous sommes aussi capables d'enthousiasme, nous savons aussi admirer les beautés de l'éloquence des grands apôtres du Droit de l'homme !

Les Jaurès, les Bébel, les Vandervelde, restent dans leur rôle tant qu'ils se livrent à leurs beaux gestes chez eux, et pour autant qu'il s'agisse de contrées plus ou moins civilisées ; mais dans l'Afrique Centrale, Messieurs, dans cette Afrique de Stanley, leur verbe se perd dans les savanes, et leurs gestes sont arrêtés par les ronces de la brousse et les lianes des forêts vierges.

Il n'est pas difficile de créer des codes en s'inspirant de vieilles lois, rééditées depuis l'origine de l'humanité ; il s'agit de pouvoir appliquer ces lois, il s'agit surtout de savoir si l'opportunité du moment et si les circonstances s'y prêtent. Or, il y a encore dans l'Afrique Centrale d'immenses régions, à peine soumises, où l'application de ces lois est matériellement impossible.

On n'a pas effectué une conquête parcequ'on a vaincu et occupé un pays. Conquête signifie aujourd'hui : *éducation, organisation !*

Ayons patience et accordons, à l'effort de ceux qui travaillent là-bas au profit de la métropole, le temps nécessaire pour l'organisation projetée ; accordons surtout à ceux de nos camarades expatriés, qui vivent perdus dans la solitude des grands espaces africains, les circonstances atténuantes auxquelles ils ont droit. La solitude, Messieurs, engendre une hantise d'esprit, une inconscience, qu'irritent les privations morales et ma-

térielles, auxquelles sont exposés ces enfants de race blanche, qui n'ont pas tous l'âme fortement trempée.

Quant à ceux qui restent confortablement installés dans la métropole, s'ils ont les droits d'un juge, ils en ont aussi les obligations. Or, un juge doit avoir de la dignité, du calme et surtout de la *patience*. Les métropoles n'ont pas fait preuve, en ces derniers temps, de ces trois qualités indispensables au bon juge.

Les Anglais, qui sont les plus grands maîtres de la colonisation, ont trouvé dans ces qualités les clés du problème colonial.

A-t-on songé en France, que cette campagne pourrait avoir en Afrique une répercussion fatale pour les possessions françaises? Croiriez-vous Messieurs, que dans la vieille colonie du Sénégal, on ait déjà crié: « Le Sénégal aux Sénégalais, les Français à la mer! »

C'est surtout dans les colonies que l'on récolte ce qu'on a semé.

En Belgique, comme en France, les anti-coloniaux s'érigèrent en apôtres, soi-disant désintéressés, pour lancer leurs anathèmes contre les massacreurs des noirs leurs protégés. Ils s'appuyaient ainsi sur des cas isolés, sur des défaillances individuelles. Ces cas isolés, ne pouvaient pourtant pas établir des preuves contre *toute* l'administration du Congo! Mais les anti-coloniaux ne veulent pas de ce raisonnement. Pour eux le fonctionnaire colonial est un brigand! Quoi qu'on en ait dit, l'administration du Congo Belge est basée sur la justice et

la force. Les Belges ont réussi, parce qu'ils ont su procéder sans se laisser décourager.

Pourquoi le Congo français n'a-t-il pas donné le résultat qu'on en attendait ? Pourquoi l'un a-t-il prospéré ? Et pourquoi l'autre marque-t-il toujours le pas ?

Parce qu'ici, il y a une volonté, un esprit de suite et que là-bas, il y a trop de flottement.

L'énergie française est pourtant un fait indiscutable !

Lorsque le palais gouvernemental de Brazzaville sera occupé par un Doumer ou par un Gallieni, disposant d'un budget large, les choses changeront de face là aussi.

Savez-vous comment les Belges répondirent à la campagne anti-coloniale ?

Ils risquèrent de nouveaux capitaux pour compléter l'organisation de cette vaste conquête, par la construction de nouvelles lignes ferrées, par l'établissement de nouvelles voies de pénétration, par l'envoi de nombreuses missions de prospection à la recherche de richesses minières.

Une autre mission fut également dirigée là-bas, mission d'un autre genre, composée de magistrats, Italien, Scandinave et Belge, mission d'enquête ! Ils cherchèrent les mesures susceptibles d'améliorer la situation en sévissant surtout avec rigueur — avec trop de rigueur même — contre les coupables ! On a vu des européens condamnés aux travaux forcés sur la simple accusation des noirs ! Faute grave que les Belges payeront un

jour ! Cette phrase pourrait choquer mes auditeurs, mais s'il y en a parmi eux qui connaissent la mentalité des noirs, ou ayant tant soit peu vécu parmi ces noirs de la forêt équatoriale, ma phrase sera comprise par eux.

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être Belge, je dois vous dire, Messieurs, que les petits Belges ont fait de grandes choses là-bas !

Connaissez-vous la devise de cet État Indépendant ? C'est : *Travail* et *Progrès*. Cet État a, en outre, la fortune d'avoir pour chef, un souverain qui s'appelle Léopold II ! C'est tout vous dire ! Messieurs !

Et puis, que sais-je, on dirait que sur ces contrées mystérieuses, Stanley a laissé quelque chose de son souffle énergique !

Nous allons passer maintenant à la question du transport, du portage à dos d'homme ; question vitale pour toutes les colonies de l'Afrique Centrale qui ne possèdent que des sentiers de chèvres en guise de route, et où les bêtes de somme n'existent pas. Il est vrai que la plus grande partie des transports s'effectue par l'admirable réseau fluvial dont la nature a doté le centre africain, mais il reste encore de grandes régions, à travers la forêt et dans le pays des herbes, dont les cours d'eaux, semés de rapides, ne sont pas navigables, et où le seul moyen de transport se pratique à dos d'homme. En attendant que les voies ferrées soient construites, ce qui devra nécessairement prendre un temps considérable, il devient urgent de résoudre ce problème terrible,

car de tous les travaux imposés, celui du portage atteint le plus cruellement les populations indigènes.

Les anticoloniaux français et belges, se sont élevés avec véhémence contre ce système de transport à dos d'homme, sans pourtant nous indiquer le remède nécessaire. Ils se sont demandés, comment dans les deux Congo, on ose imposer un travail obligatoire aux indigènes. Nous ne nous attarderons pas à discuter, pour savoir si le portage peut, ou doit être pratiqué comme un travail volontaire, ou imposé comme une corvée. Qu'il me suffise de dire que la corvée, c'est-à-dire le travail par contrainte, a existé et existe encore, sous forme d'impôt, dans presque toutes les jeunes colonies.

Elle existe même en Europe, Messieurs, quoique cela paraisse vous choquer : l'obligation du service militaire n'est pas autre chose.

Quoiqu'il en soit, il s'agit avant tout de trouver un moyen pouvant concilier les intérêts des colonies et ceux des indigènes. Comment résoudre le problème ?

Les Anglais disent « *Where there is a will, there is a Way!* » Ils ont raison.

Je ne sais pas de quelle façon procèdent, ou ont procédé mes camarades, ailleurs, mais, dans mon territoire, je suis parvenu à organiser un système de transport, qui fut reçu et pratiqué par les indigènes avec des marques évidentes de satisfaction.

Je vais vous l'expliquer. Il est du reste simple en tant qu'idée.

Au Territoire du Lac Albert, qui a été sous mon commandement depuis février 1902 jusqu'à juillet 1904, la question du transport des ravitaillements créait, comme du reste dans toutes les autres provinces de l'Etat, de continuelles soucis à l'administration. L'arrivée de deux brigades d'études du chemin de fer des Grands Lacs, et celle de deux autres missions de prospection, accompagnées d'innombrables caisses, ballots et colis de toutes espèces, allait aggraver la situation déjà mauvaise. Fort heureusement, j'avais été prévenu par le gouvernement, de l'arrivée de ces diverses missions, qui devaient traverser mon territoire du Sud au Nord, suivies de leurs innombrables colis, sur un parcours de 240 kilomètres, à travers un pays accidenté et habité par des populations turbulentes, telles que les Balegga, les Walindu, les Bambissa, les Lours, etc.

Le système de portage généralement adopté dans les deux Congo, dans les régions où les voies d'eau font défaut, consiste en un système de recrutement, plus obligatoire que volontaire, d'un nombre de porteurs que fournissent, selon leur importance, les différents chefs de tribu soumis à un poste de l'Etat. Ces porteurs sont individuellement rétribués, indépendamment de la rétribution accordée à chacun de leurs chefs.

La charge portée n'excède pas 25 kilogrammes, ce qui est, ma foi, raisonnable. Mais avec ce système, le transport des colis s'effectuant d'un poste de l'Etat à l'autre, il se produit que le même indigène porte sur

son dos ou sur sa tête, une charge de 25 kilogrammes pendant 8, 10 et parfois 15 jours; et ce, à travers un pays qui, devenu route de caravanes, a été de ce fait déserté par ses populations. Il arrivait, quelques rares fois, aux malheureux porteurs, de se coucher à l'étape sans avoir de quoi se mettre sous la dent, et avec la perspective de reprendre la route le lendemain, avec 25 kilogrammes sur le dos! C'était dur, trop dur!

Mais que faire? Il fallait bien, cependant, ravitailler les centaines d'Européens se trouvant aux points extrêmes de la frontière!

Le résultat de ce système avait été déplorable, les populations s'épuisaient, et tout le monde, y compris le service des transports, en pâtissait.

Il fallait chercher et trouver un remède, pour mettre fin à toutes ces souffrances des indigènes; ma conscience me l'imposait.

Il m'était arrivé bien souvent, Messieurs, de sentir mon cœur se serrer à la vue de ces malheureux, qui avaient fait 12 jours de portage, depuis Mawambi jusqu'à Irumu, à travers la forêt! Je sentais mes yeux se remplir de larmes, larmes qu'il fallait vite refouler dans un serrement énergique des dents, pour sauver mon prestige de chef! Car le blanc, qui est grand chef, s'il *doit* être bon, il ne doit jamais paraître faible. C'est le raisonnement que se fait le noir!

Oh! les pauvres gens! aussitôt qu'ils arrivaient au poste, et dès qu'ils se débarrassaient de leur fardeau, je

leur faisais distribuer des vivres, plus qu'abondants, que j'avais eu soin de faire acheter la veille dans les villages avoisinant le poste. J'étais un homme heureux, Messieurs, lorsque le lendemain je revoyais ces grands enfants que sont les noirs, avec des ventres presque ballonnés... car, lorsque le noir a faim, il ne mange pas, il se bourre !

Le mal était grand, il fallait d'urgence soulager ces populations, il fallait surtout trouver un moyen pour enrayer le mal. J'y parvins, mais au prix de grands efforts.

Je m'attachai résolument à cette œuvre, à laquelle j'ai consacré mes trois années passées là-bas.

Il a fallu d'abord soumettre les populations, livrées aux horreurs des luttes intestines, et qui étaient restées jusqu'alors sourdes à toutes nos avances de soumission. Il a fallu faire la guerre, pour prêcher la paix !

Au fur et à mesure que se soumettait la région, je faisais construire une route, large de 8 mètres, qui s'allongea, méthodiquement, tronçon par tronçon, traversant les vallées, côtoyant les montagnes, reliant enfin les trois postes du territoire, *Irumu*, *Kilo* ⁽¹⁾ et *Mahagi*. Je procédai en outre à l'installation de gros villages, qui s'échelonnèrent sur cette route, comme les grains d'un chapelet, constituant des étapes de trois heures de marche d'un village à l'autre. Ce fut le plus difficile, mais avec

(1) Le poste de Kilo a été supprimé depuis.

de l'obstination, un peu d'énergie et beaucoup de patience, le but fut atteint. Rien ne put nous lasser; rien ne pouvait nous arrêter, l'élan était donné!

Les indigènes résistèrent, ils me donnèrent du fil à retordre, attaquant nos courriers, faisant une guerre d'embuscade, tendant des pièges à nos soldats, qui tombaient assassinés; nous étions débordés!

En 1903, je suis resté deux cent trente neuf jours en route, dans la brousse, vivant sous la tente, fatigué, harcelé, mais fatigant, harcelant, à mon tour, ces indomptables montagnards, par des attaques répétées, par des marches de nuit successives! Il me fallait leur soumission, je voulais ma route, et je voulais des villages sur cette route!

Un beau jour, ce fut comme un enchantement. Les soumissions des tribus se succédèrent, après les Babunia (Ufunia) ce fut le tour des Babobwa, des Bablugu, des Babilangwa, etc.; ils me fournirent d'abord de la main d'œuvre pour ma route, qui se déroula à travers la vallée de la Duki; puis enfin ils vinrent y installer leurs villages.

Plus au nord, dans les gorges du N'zi, les Bambissa et les Walindu, fiers et hautains comme leurs montagnes, brandissaient toujours la lance! Mais une nuit de clair de lune, leurs sentinelles furent surprises d'entendre l'écho de chants lointains, et de tam-tam rythmant des pas de danse! Les sentinelles tendirent l'oreille.....

Que se passe-t-il, donc? D'où venaient ces chants lointains?

Lorsque le noir danse, c'est que tout va bien !

Comment ce sont les Babira qui dansent ! Ces Babira, qui viennent à peine de faire leur soumission au grand chef blanc, dansent déjà ?

Tandis qu'eux, les descendants de la grande race des *Api*, devaient se tenir sur le qui-vive, errant dans la brousse, abandonnant villages et plantations, veillant les nuits, exposés aux attaques nocturnes de ce chef blanc et de ses soldats, que leurs grands marais même n'arrêtaient plus !

Ainsi raisonnaient ces montagnards.

Les cris de joie, les lueurs lointaines des grands feux, l'écho des chants et des tam-tams, firent peut-être autant, et plus, que la réputation du chef blanc, qui ne devait pas être un homme méchant puisque les Babira dansaient !

Oui, Messieurs, plus qu'à mes efforts, plus qu'à mon habileté, c'est à l'écho lointain de ces chants, de ces danses, que je dois les soumissions successives des Bambissa, des Baleggas, et des Lours.

Si toutes ces populations avaient longtemps hésité à faire leur soumission aux nouveaux maîtres du pays, ou si, parfois, elles se révoltaient, il faut en chercher la cause principale dans le portage, qui leur a toujours répugné. Depuis, le portage a continué, il continue encore, néanmoins ces populations sont restées fidèles, dévouées.

Pourquoi ?

Parce que le portage était devenu pour elles un jeu d'enfant. Voici comment il fut organisé par moi :

Les indigènes d'un village se formaient en caravane, sous les ordres d'un de leurs sous-chefs, ils transportaient les caisses de ravitaillement jusqu'au village voisin, ce qui constituait comme je vous l'ai dit, une étape de trois heures de marche. Là, se débarrassant de leur fardeau, ils rentraient le jour même chez eux. Les indigènes du second village, répétaient cette même opération jusqu'au village suivant, et ainsi de suite, toutes les charges, transportées successivement d'un village à l'autre, arrivaient au nord du lac.

Le portage organisé de cette façon, offrait en outre un avantage précieux, considérable : je n'avais plus à m'occuper de la nourriture des porteurs, et nous savons que dans ces régions, la question des vivres est aussi difficile à résoudre que celle du portage.

Grâce à ce système de transport par étapes successives, les colonnes des diverses missions d'études de voies ferrées et de prospection, ont été régulièrement ravitaillées.

Je me rappelle qu'à cette même époque, deux baleinières démontables en fer, et deux canons Nordenfeld avec leurs munitions, ont été enlevés d'Irumu, et transportés au nord du lac, sans accident, ni incident.

Ainsi fut résolue la question du portage au lac Albert.

J'aurais pu la résoudre encore mieux, en supprimant complètement le portage à dos d'homme, mais le moyen

m'a fait défaut. Ce moyen c'était l'âne. Du reste le Commandant A. Sillye, chef de la zone du Haut Ituri, officier de grande valeur, organisateur d'initiative féconde, s'était proposé d'utiliser l'âne, mais les fonds nécessaires et le temps surtout lui manquèrent.

L'Etat du Congo a déjà entrepris quelques essais d'élevage de chevaux et de dromadaires. Je pense que ces essais ne pourront pas donner de résultats pratiques, et que l'animal qui s'acclimaterait le mieux et le plus vite, c'est l'âne, qui, grâce à sa taille et à son endurance, est tout indiqué pour faire le service des transports dans la forêt équatoriale.

En attendant que l'on puisse utiliser l'âne, on devrait organiser dans les autres parties de l'Afrique Centrale, le système de portage par étapes successives, comme nous le fîmes au lac Albert. Mais que l'on sache bien, qu'on n'obtiendrait un résultat efficace qu'en procédant avec patience, avec méthode, avec énergie; surtout avec *patience* !

Il est des vices de colonisation, dont le principal, est de vouloir obtenir trop vite et beaucoup.

Si en appliquant ce système, vous demandez un résultat immédiat, ou si vous exigez de ces mêmes indigènes encore d'autres corvées, comme par exemple, la récolte du caoutchouc, ces indigènes se révolteront, ils désertent leur nouveaux villages et regagneront la brousse, en maudissant l'homme blanc !

Le Lac Albert. — Région ouest du lac. — Climat.

Races. — Mœurs indigènes.

Le lac Albert Nyanza, fut découvert par Sir Samuel Baker en 1864. Il est situé par $1^{\circ} 9$ et $2^{\circ} 17$ de latitude nord, et $30^{\circ} 35$ et $31^{\circ} 30$ de longitude Est Greenwich. Sa longueur extrême est de 160 kilomètres, et sa largeur moyenne varie, de 30 à 45 kilomètres. On admet généralement pour l'Albert Nyanza l'altitude de 680 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa forme est celle d'une outre étendue dans le sens de la longueur, du Sud-Ouest au Nord-Est. Les deux pattes de devant de cette outre sont représentées par le Nil Blanc et le Nil Victoria. C'est par ce dernier, que l'Albert reçoit les eaux du lac Victoria Nyanza.

Un Italien, Romolo Gessi, fut le premier à faire la circumnavigation du lac Albert. Le colonel Mason accomplit, en 1876, la seconde circumnavigation. Nous connaissons les souvenirs encore récents qu'y ont laissés Emin Pacha, Casati et Stanley.

Les bords du lac sont malsains. Les moustiques innombrables rendent la vie impossible à l'européen. Au coucher du soleil, qui a lieu toujours à 6 heures, il faut vite se réfugier sous une moustiquaire, pour se garantir de l'atteinte de ces diptères importuns et malfaisants, dont la piqûre nous inocule de redoutables fièvres.

C'est sous la moustiquaire que nous prendrons le repas du soir, pour regagner aussitôt notre lit de camp, soigneusement bordé par les plis de la mousseline, qu'il faut toujours inspecter avant de souffler la bougie. Une musique d'enfer, stridente, énervante, vous entoure. Ajoutez à cela une température de hamam, et vous aurez une idée d'une nuit passée sur les rives de l'Albert Nyanza!

Mais si ces rives sont inhospitalières, à quelques kilomètres vers l'intérieur, depuis le versant occidental de la chaîne qui court parallèlement au lac, vous jouirez d'un climat qui est certainement un des plus sains de l'Afrique Centrale. Il m'a été rapporté qu'ici au Caire, durant la saison chaude, vos thermomètres marquaient jusqu'à 45° centigrades à l'ombre.

Au lac Albert, Messieurs, ces chiffres ne sont jamais atteints. A Irumu, qui en est le chef-lieu, et où j'ai soigneusement surveillé les observations météorologiques, je ne me rappelle pas avoir constaté, pendant les plus grandes chaleurs, plus de 35° cent. à l'ombre. Cette station se trouve à une altitude d'environ 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais sur la route que je fis construire, et qui passe à travers les contreforts de cette grande chaîne, j'ai établi un village qui s'appelle *Bunia*, et qui est situé à 1500 mètres d'altitude environ. A Bunia, nous avons eu jusqu'à 6 degrés au-dessus de zéro, et durant la saison chaude, le maximum ne dépasse jamais 29° et 30° centigrades.

Cette région de l'Albert Nyanza est appelée à un grand avenir. Elle est toute indiquée pour devenir le sanatorium des districts de l'extrême Haut-Nil et des possessions Congolaises de la forêt; c'est là que l'Européen débilité, anémié, pourra venir puiser une énergie nouvelle. Quelques mois avant de quitter ces contrées, nous venions précisément d'achever au village de *Bunia*, la construction d'une petite maison en briques cuites : le convalescent Européen, pourra aujourd'hui y faire une cure d'air. J'y avais établi en outre un potager, qui fournissait aux trois postes du territoire, ainsi qu'aux voyageurs de passage, d'excellents légumes d'Europe, tels que choux, céleri, poireaux, navets, carottes, etc. Ils y ont poussé aussi bien qu'à leurs pays d'origine. Je n'exagère pas, Messieurs, mes salades frisées et mes laitues, cultivées à Bunia, n'étaient pas coriaces comme celles que vous consommez au Caire!

La physionomie générale du pays, ne cède pas en beauté devant les sites les plus pittoresques de l'Europe. L'étroite vallée du Nzi, avec ses torrents écumants, ses gorges âpres et sauvages, secouerait le plus apathique des hommes, remplirait d'extase l'âme la plus indifférente.

Les vallées du Chari ou de la Duki, celles de la Tinda et de la Loyu, rivières tributaires de l'Ituri, sont faites de plaines onduleuses, de riantes collines, où l'herbe nouvelle ondule sans cesse sous la brise. D'innombrables cours d'eaux sillonnent le pays en tous sens. On les

devine de très loin, aux rubans de verdure formés par les arbres poussant aux bords de tous ces ruisseaux. Sous un ciel transparent et bleu, si vous enveloppez ce tout d'une belle lumière limpide et claire, si vous y ajoutez au fond, les pics neigeux du Ruwenzori, dorés par les rayons du soleil couchant, de ce soleil somptueux de là-bas, vous aurez en imagination le tableau que je ne pourrais jamais décrire avec assez d'enthousiasme!

L'eau de source y est très bonne. Nous n'y faisons pas usage de nos filtres. Le bétail, gros et petit, constitue la richesse des populations indigènes.

Les pâturages, qui se succèdent à perte de vue, font de ces contrées un pays tout indiqué pour l'élevage, car la terrible mouche Tzé-tzé n'y existe pas.

Le sol y est extrêmement fertile, vous y trouverez des terrains qui conviendront à toutes les cultures, depuis le sol d'alluvions jusqu'à la terre rouge argileuse, et les terres noires les plus grasses. Nous y avons entrepris, à titre d'essai, des cultures de tabacs d'Orient, de coton, de riz et de blé; nous avons obtenu d'excellents résultats.

Le lac Albert est appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire future de l'Afrique. Vous connaissez déjà les projets grandioses, et les vastes problèmes du Haut-Nil, étudiés par Sir William Garstin. Vous savez que l'on veut faire de ce lac Albert le réservoir régulateur des eaux du Nil.

Je vous dirai encore que sur ce Nyanza, Mahagi, est

appelé à devenir la tête de ligne d'une voie ferrée, projetée et étudiée, qui reliera les eaux du Nil à celles du Congo à Stanleyville. Songez, Messieurs, qu'il y a des cascades qui se précipitent dans le lac de 200 mètres de haut, constituant une énergie motrice naturelle! Je vous apprendrai, en outre, que les missions envoyées par l'Etat du Congo, qui prospectèrent ces territoires alors que j'y étais encore, ont découvert de grandes richesses minières, et qu'aujourd'hui une brigade s'y trouve, pour la première exploitation de mines d'or, découvertes par les ingénieurs Australiens Hannam et O'Brien.

Nous ne devons plus conserver de doute sur l'avenir de ces hauts plateaux, sains, populeux, et absolument convenables pour le colon européen.

Au cœur même de l'Afrique, ces plateaux se dressent, dans leur haute masse imposante, comme une véritable couronne, sur laquelle l'Europe fixera, bientôt, le joyau le plus brillant de sa civilisation!

Mais retournons encore aux bords de l'Albert Nyanza.

Ce lac a quelque chose d'imposant dans son caractère. L'aspect rude et sévère du paysage est empoignant. De grandes hauteurs ininterrompues, entourent cette nappe longue, souvent agitée. Derrière cette imposante muraille, ravinée, ridée, on devine les fureurs de quelque époque lointaine et mystérieuse.

Ces hauteurs sont généralement faites de pentes arides ou hérissées de rochers à pic. La masse des falaises s'avance parfois menaçante. Là-bas, on dirait l'éperon

d'un gigantesque cuirassé, attendant son lancement dans les flots du Nyanza. Ici, de longs rochers dentelés et tranchants, font mine de dégringoler dans les précipices. Paysage austère et sauvage, que des bouquets de buissons anémiques et d'arbres étendant des bras tordus, essayent en vain d'égayer. C'est une nature faite pour des oiseaux de proie !

En effet les aigles abondent et y règnent.

La navigation est très dangereuse sur ce lac pour les petites embarcations. Ces eaux, capricieuses à l'extrême, changent rapidement d'aspect à cause des sautes de vent, qui y sont fréquentes.

Les indigènes des environs, essentiellement pêcheurs, par métier et naissance, s'aventurent rarement loin des rives. Ils ont établi leurs villages sur les plaines sablonneuses, que l'assèchement lent, mais continu des bords du lac, a mises à nu, au nord et surtout au sud de la côte occidentale. Ces pêcheurs ne traverseront jamais le lac en sa largeur.

Ceux appartenant au chef Tokukenda, dont les villages se trouvent à une portée de fusil au sud de Mahagi, port congolais sur le Nyanza, se rendent sur la rive opposée, la rive orientale, en côtoyant le lac par le nord. Ils préfèrent ainsi faire en deux jours ce voyage, plutôt que d'aller s'exposer à une mort, qu'ils considèrent comme certaine, pour l'imprudent qui affronterait la traversée directe de ce Nyanza, peuplé d'esprits malveillants.

Les pêcheurs du chef Duduy, fils du fameux Kavalli, et ceux du chef Lutarwa, qui occupent les plaines desséchées de l'extrémité méridionale, agissent de même pour aller sur la rive orientale, mais en contournant le lac par le sud. Rien ne saurait leur faire entreprendre la traversée directe du lac, ni les promesses alléchantes de grandes fortune, ni le menaces.

En 1904, blessé d'un coup de feu, n'ayant pas de médecin dans mon territoire, j'avais dû me rendre en Uganda, à la recherche de secours médicaux; et je tenais à m'y rendre par le chemin le plus court et le plus rapide, car la gangrène me guettait.

Ici, j'aurai besoin de recourir à votre indulgence pour ouvrir une parenthèse : Nous sommes dans un pays qui doit beaucoup à l'Angleterre. Je vais en profiter, Messieurs, pour payer une dette de reconnaissance, contractée en pays anglais, en Uganda, et envers des Anglais.

Je suis resté sept jours blessé, et je ne serais certes pas ici devant vous, si je n'avais pas été secouru par deux Anglais charitables, de cœur noble. Mon étoile avait voulu que, blessé, au milieu de ces montagnes, je rencontrasse en pleine brousse, par un hasard miraculeux, le Révérend H.W. Tegart, missionnaire de la Church Mission Society.

Tegart entreprit avec moi la traversée dangereuse du Nyanza, et ne m'abandonna pas une seconde, durant ces sept jours, avant de m'avoir remis entre les mains du docteur Milne, alors médecin du gouvernement à Hoïma.

Tégart, m'assista encore durant l'opération, et ne me quitta définitivement que lorsqu'il fut sûr que tout danger était écarté.

Le Docteur Milne, quoique ne me connaissant pas du tout, me reçut avec une affection que vous rencontreriez rarement dans la vie. Milne me soigna gratuitement pendant dix-huit jours, avec le dévouement d'un frère. Je fus nourri, hébergé, gâté de soins et de prévenance. Milne me céda *sa propre chambre, son propre lit* et s'en fut se coucher *sous une tente* !

Du haut de cette tribune, je tiens à témoigner publiquement, toute la gratitude dont mon cœur est remplie envers ces deux hommes, qui représentent, dans toute sa tendresse et dans toute sa plénitude la bonté chrétienne et civile.

Je dois, en outre, de chaleureux remerciements à tous les officiers anglais et missionnaires de Hoïma, qui m'ont fait un accueil cordial et très affectueux, et où j'ai trouvé l'hospitalité la plus exquise.

Ce devoir accompli, je reprends mon récit.

Nous disions donc, que je devais me rendre à Hoïma par le chemin le plus court, le plus rapide, car la gangrène me guettait. Les chefs Duduy et Lutarwa, qui m'étaient pourtant profondément dévoués, n'arrivèrent pas à trouver deux payeurs assez courageux pour effectuer la traversée du lac, dans sa largeur. J'ai dû longer la côte à une certaine distance, durant deux jours, sur une petite pirogue, une vraie pèrissoire !

Avant de nous embarquer, les vieux de la tribu furent consultés. Ces vieux pêcheurs consultèrent à leur tour l'horizon, étudièrent attentivement la marche des nuages, la direction du vent, puis d'un air satisfait, ils nous prédirent un beau temps fixe. Ces baromètres vivants ne se trompaient pas.

Malheur à celui qui ne les écoute pas !

Trois mois plus tard, le capitaine Ara et le lieutenant Kremer, qui commandaient, l'un le poste de Mahagi, l'autre, celui de Mahagi-port, s'embarquant sur une grande allège en fer se rendirent à Butiaba, port anglais, sur la rive orientale du lac. En allant, ils suivirent les conseils du vieux chef Tokukenda, côtoyèrent, et arrivèrent en deux jours, sains et saufs, à Butiaba. Mais au retour, le vieux renard n'était plus là ; n'écoulant que la voix de leur jeunesse impatiente, ils quittèrent Butiaba et mirent le cap droit sur Mahagi. On ne revit plus l'allège !

Mes malheureux camarades, ainsi que 10 soldats payeurs, avaient disparu dans les flots du Nyanza !

Par des journées peu claires, alors que les côtes opposées se perdent dans la brume, et que les vents enflent les eaux du lac, de grandes vagues écumantes montent à l'assaut des falaises. On a, alors, l'impression de se trouver devant la mer.

Le vent s'élève en général entre 10 h. et midi, pour tomber presque régulièrement vers le coucher du soleil.

Le lac Albert est très poissonneux.

Les crocodiles et les hippopotames y sont nombreux. Ces derniers vont par bandes, émergeant à fleur d'eau leur gueule énorme.

Des colonies d'oiseaux aquatiques, tels que poules d'eau, canards et bécassines frêles, des pélicans et marabouts, de grands hérons au cou long et grêle, de gracieuses aigrettes d'une blancheur de neige, se lèveront en masse, à l'approche d'une pirogue, pour aller se poser plus loin, à l'abri d'une nouvelle crique.

On entend sans cesse le cri des aigles. Ces conquérants de l'air se nourrissent de poisson. Ils ont une manière peu commune d'en faire la pêche. J'eus la chance d'assister à une de leurs séances.

Perché sur une branche d'arbre surplombant les eaux du lac, l'aigle attend, immobile. Lorsque l'heure du déjeuner aura sonné pour lui, il laissera tomber sa propre fiente dans l'eau calme; un poisson, attiré par l'objet, s'en approche-t-il, rapide comme l'éclair, l'aigle fond dessus. . . . et la proie est dans ses serres!

Les éléphants sont très nombreux; ils viennent se désaltérer au bord du lac, lorsqu'ils y trouvent un accès facile. A l'intérieur du territoire, on les voit par centaines. Personnellement, j'ai une fois rencontré un troupeau d'éléphants, à une distance de 150 à 200 mètres; ils broutaient l'herbe paisiblement, se suivant par groupes de deux ou de trois. Cette bande patriarcale couvrait, à elle seule, la superficie de deux collines; j'en ai compté 67; ils devaient être certainement plus

nombreux, car les jeunes, qui suivent leur mère, passent inaperçus dans les hautes herbes.

Lorsqu'ils vont par bande, ils sont inoffensifs; un coup de fusil suffit pour les mettre en fuite. Pendant cette déroute, le patriarche de l'avant-garde ouvre la marche au grand galop; celui de l'arrière garde fait demi-tour, agite ses oreilles, brandit une trompe courroucée. Il ne quittera la défensive que lorsque toute la famille sera en sûreté.

Je ne conseillerais qu'au tireur très sûr de son coup, et armé de la carabine spéciale pour la chasse à l'éléphant, de lier conversation avec le patriarche, car ce vieux de la garde a la peau dure!

Dans le territoire de l'Albert Nyanza, la faune est très variée, les bêtes fauves y abondent.

On rencontre le lion à Mahagi seulement, mais les léopards infestent la forêt et la savane. Ces carnassiers redoutables sont la terreur des indigènes.

Léopards et hyènes nous visitaient régulièrement. Il était rare de passer toute une nuit sans être réveillé d'un coup de feu tiré par la sentinelle. Le léopard de la savane est très hardi, il poussera la témérité jusqu'à forcer une porte, pour arriver à sa proie. Mis en fuite, il reviendra à la charge.

Puisque nous parlons de la faune du lac Albert, je m'en voudrais de ne pas vous entretenir d'un animal étrange, appelé *Okapi* par les pygmées de la forêt, et dont la découverte fit sensation, il y a quelques années, dans le monde des naturalistes.

L'okapi fut découvert par Sir Harry Johnston, alors Haut Commissaire Britannique en Uganda. Les adeptes de la doctrine transformiste de Darwin, trouvèrent dans l'okapi l'anneau de la chaîne d'évolution (qui leur manquait, paraît-il) entre la girafe et les autres membres de la famille des ruminants.

De la taille d'un zèbre, peut-être un peu plus grand, haut sur ses pattes, l'encolure un peu longue, l'okapi a une robe d'une coloration extraordinaire. Ses flancs, son poitrail, le dos, y compris l'encolure jusqu'au haut du front, sont d'une couleur lie de vin foncé. Tandis que ses cuisses et ses jambes et les avant bras, jusqu'aux jarrets, sont rayés absolument comme ceux d'un zèbre, et forment un contraste frappant avec le reste de son pelage.

L'okapi a pour habitat la partie de la forêt à l'ouest de la vallée de la Semliki. Un de mes soldats, de race A-Zande, m'a pourtant assuré que l'okapi existait dans les forêts de l'Uéllé, aux environs de Djabir. Les indigènes l'appellent aussi du nom de « *Kenghé* ».

Je ne m'attarderai pas à vous donner d'autres détails descriptifs de l'okapi, que vous pourriez du reste trouver, dans de très récents ouvrages de zoologie ; mais j'ai dans mes notes quelques détails sur les mœurs de cet étrange animal, détails absolument inédits, et qui m'ont été rapportés par les *Mambuti*, les petits nains de la forêt.

Je dois, en outre, vous dire, que c'est par l'entremise

des Mambuti, que fut tué le premier spécimen découvert par Sir Harry Johnston, ainsi que tous les autres que nous envoyâmes en Belgique. Trois okapi, un mâle, une femelle et leur petit, se trouvent aujourd'hui au musée de Tervueren à Bruxelles.

D'après ces pygmées, l'okapi serait doué d'une sensibilité excessive. L'amour maternel est très développé chez la femelle. Son goût pour la propreté, toucherait à la manie. Il a horreur de la boue, et ferait de longs détours pour éviter le passage à travers un bournier. Les pygmées m'ont assuré, que cet animal extraordinaire s'attarde à chercher un endroit propre, sec si possible, pour évacuer ses urines. Blessé à mort, l'okapi tourne la tête vers sa blessure, y fixe un regard triste, larmoyant, et expire dans cette attitude.

Il y a là des qualités de raffinement, une sensibilité, que ne possèdent certes pas ceux qui me les rapportèrent, les Mambuti.

Tous les explorateurs, tous les voyageurs de l'Afrique Centrale, ont consacré un chapitre en l'honneur de ces petits nains, que, suivant la région, on appelle *Akka*, *Batua*, *Tiki-Tiki* ou *Mambuti*.

Ces pygmées de la forêt sont considérés, par les anthropologistes, comme les premiers occupants de l'Afrique Centrale, et peut-être de toute l'Afrique. Ils auraient été refoulés, décimés et absorbés par les autres peuplades, notamment par la grande race du type *Bantu*, qui est, elle-même, sortie d'un mélange de Nigritiens et

de Chamites. Les Mambuti seraient donc les premiers occupants, les vrais, les purs autochtones du continent noir destinés, à mon avis, à disparaître.

Venu au monde libre et indépendant, le Mambuti ne tolère aucun joug. Né sauvage, il mourra sauvage. La contrainte n'a aucune prise sur lui.

Quelques explorateurs, Stanley entr'autres, pensent que ces nains sont perfectibles.

A force de lutttes longues et patientes, je suis parvenu soit par la force, soit par la persuasion, à soumettre toutes les peuplades du territoire du lac Albert. En organisant la région de la forêt, je suis arrivé à régler la vie des différentes races qui y vivent, mais avec les Mambuti, il a fallu jeter le manche après la cognée, car ces nains, que vous ne voyez nulle part, se trouvent partout. Ces redoutables nomades sont insaisissables, irréductibles. Tout ce que j'ai pu obtenir d'eux, ce fut qu'ils nous laissassent en paix. Il a fallu traiter de puissance à puissance avec ces demi-singes mesurant à peine 1 mètre 30 ! Une entente s'est établie entre nous. Ces Bohémiens de la grande forêt, continuent à vivre absolument indépendants; ils ne sont soumis à aucune imposition, tout au plus, nous céderont-ils le produit de leur chasse, et ce contre paiement, bien entendu.

Ces chasseurs qui décochent leur flèche avec une adresse insolente, sont passés maîtres dans l'art de créer et de poser des trappes et des pièges.

Le Mambuti, vit des fruits de la forêt et du produit

de sa chasse. Il aime beaucoup la banane, le maïs et les patates douces. Il raffole du sel. Sa chasse lui fournira du gibier, qu'il ira échanger contre ces produits. Ces échanges ont lieu avec les indigènes de la race Balesse.

Un chef Balesse, me rapporta le fait suivant, qui ne manque pas d'une saveur originale.

Une tribu Mambuti, qui campait aux environs de son village, rompit l'entente et décampa. Les Balesse se tinrent sur leur garde.

Un beau matin ils furent surpris, en remarquant dans leur bananerie, qu'un certain nombre de régimes de bananes avaient été arrachés des plantes, et remplacés par un nombre égal de gigots d'antilope. Ces derniers, avaient été accrochés aux plantes pendant la nuit par les Mambuti, qui avaient emporté, bien entendu, les bananes des Balesse. Vous verrez peut-être là, une pointe d'honnêteté Mambuti. Détrompez-vous Messieurs; c'est la crainte des représailles qui fit agir ainsi ces petits nains sans scrupule. C'était peut-être aussi une façon de faire des avances, pour reprendre l'entente cordiale, pour renouer les relations interrompues.

Ces pygmées sont d'éminents botanistes. Ils connaissent toutes les plantes, toutes les feuilles, toutes les racines de la flore de leur région. Les plantes vénéneuses n'ont pas de secret pour eux. Elles leurs fournissent, avec l'extrait de grosses fourmis rouges écrasées, ou de quelque charogne en décomposition, un poison violent,

mortel, dont ils se servent pour empoisonner la pointe de leurs flèches et de leurs zagaies.

Dans mon carnet de notes, je retrouve un souvenir que m'ont laissé ces déconcertants petits nains. C'était le premier jour d'une année qui s'annonçait mal pour nous. En effet, le 1^{er} janvier 1903 je rentrai d'une expédition. La colonne marchait au pas de route, le fusil en bandoulière. Un soldat de l'escorte, un nommé Abussa, un superbe gars de race A-Zandé, dévoué et brave, fut atteint d'une flèche décochée dans la forêt, on ne sait d'où. C'était une de ces petites flèches de Mambuti. Elle était empoisonnée. Au bout de quelques heures Abussa expirait!.....

Parmi les races qui occupent la région de la forêt de cette partie du bassin de l'Ituri, je citerai pour mémoire les *Balesse*, au Sud-Ouest d'Irumu, et les *Bakumu* à l'Ouest. Antropophages par excellence, ces indigènes profiteront de la moindre occasion, pour satisfaire en cachette le goût qu'ils ont de la chair humaine. Je dois cependant dire, que cette coutume barbare tend de plus en plus à disparaître, à mesure que ces indigènes entrent en relation avec nous.

Balesse et Bakumu sont aujourd'hui soumis, et fournissent à l'Etat les impositions réglementaires, en ivoire et en caoutchouc.

Au Nord-Ouest, à la lisière de la forêt dont ils sont originaires, les *Baniari* constituent une race intermédiaire entre les habitants du pays des herbes et ceux de la forêt.

Ils occupent les plateaux Nord-Ouest du pays *Babira*. Mon prédécesseur a dû soutenir une longue lutte contre *Nia-Nia* — grand chef Baniari. *Nia-Nia* mort, les Baniari se dispersèrent, mais ne se soumirent que de mauvais gré : parce que chez le Baniari il y a du sang Mambuti !

Nous allons nous occuper maintenant des *Babira*. Cette race, habite les plateaux situés entre la rive gauche de l'Ituri et de son tributaire la Duki ou Chari. Elle s'étend à l'est jusqu'aux montagnes des Bandussuma, occupant toute la vallée de la Tinda, jusqu'au point où la Nzi se jette dans la Duki.

Les Babira sont, à mon avis, originaires de la forêt et descendent des Bakumu. J'ai trouvé une grande analogie entre l'idiome *Babira* et celui parlé par les *Bakumu*, établis aux environs de Stanleyville.

D'humeur pacifique, le Babira passe son temps à chasser, à fumer et à manger. Ses femmes travaillent pour lui. La polygamie est donc d'un bon rapport, et constitue la richesse des Babira. Aussi, dans tous les différends qu'ils venaient me soumettre, il fallait invariablement chercher la femme.

Le Babira est, en général, bien bâti, gros et gras. Un pot en grès, contenant des patates douces, des fèves et du maïs bouillis, se trouve toujours au milieu de la hutte de l'indigène, qui se lèvera même la nuit, pour manger et se recoucher.

La race, se subdivise en plusieurs tribus, dont les prin-

cipales sont les *Babelebe*, les *Bandussuma*, les *Bas-siri*, les *Babunia*, les *Babodé*, les *Babobwa*, etc.

Courageuse, bonne ménagère, et très active, la femme Babira est pourtant hideuse à voir.

Elle a généralement la lèvre supérieure percée dès l'âge le plus tendre; elle y introduit une petite rondelle plate, ordinairement en bois, de la dimension d'une pièce de 50 centimes. Cette rondelle sera remplacée par une plus large, au fur et à mesure que la petite fille grandira; devenue femme, la largeur de la rondelle atteindra des proportions incroyables. J'ai vu des femmes de chefs Babira, dont la lèvre supérieure, tendue à outrance, se projetait en avant jusqu'à 8 centimètres de la lèvre inférieure!

C'est d'un effet absolument hideux!

Grâce aux conseils donnés aux principaux chefs, cette coutume monstrueuse tend à disparaître.

Le *Wallindu* ou *Balegga*, est tout-à-fait l'opposé du Babira son voisin; mais avant de nous entretenir de cette race intéressante, disons quelques mots des *Lours*.

Les Lours, Louri ou Alourou, occupent la partie nord et nord-ouest du Nyanza. Le poste de Mahagi, est situé en plein pays Lour. Ces indigènes, originaires du pays du Haut-Nil, sont des descendants, croyons-nous, des Bari et des Madi.

Le Lour est un bon cultivateur, lorsqu'il le veut. Il ne travaillera que pour le présent, ne s'occupant guère de l'avenir. Du reste, en règle générale, l'avenir

ne préoccupe jamais le noir. Cette imprévoyance coûte cher à la race des Lours. Leur pays, exposé à des saisons sèches quelquefois prolongées, traverse des époques de disette durant lesquelles les Lours souffrent de la famine.

Le Lour est menteur, astucieux et méfiant au plus haut degré. La femme Lour rachète tant soit peu ces défauts par sa taille gracieuse et élancée; elle possède, en outre, des attaches très fines.

Passons maintenant aux *Balegga*. Je vous parlerai en même temps des *Vahuma*, car ces deux races vivent ensemble, et sont liées par des rapports et des mœurs politiques rappelant les temps de la féodalité. En effet, les *Vahuma* sont les seigneurs et les *Balegga* leurs serfs.

Les *Vahuma*, essentiellement pasteurs, s'occupent de l'élevage du gros bétail. Les *Balegga* sont de fameux agriculteurs, très attachés à leurs terres qu'ils cultivent avec passion. Quoique d'instinct courageux et indépendants, ils considèrent les *Vahuma*, qu'ils savent d'une race supérieure, comme leurs suzerains. Il est vrai qu'aujourd'hui cette suzeraineté n'existe que nominale.

Le *Balegga*, vrai type de montagnard, est agile, nerveux, et très brave à la guerre.

Ses chèvres, ses moutons et ses femmes constituent sa richesse. Agriculteur, mais guerrier, il quittera vite la houe pour la lance. En temps de guerre ils ont l'ha-

bitude, comme les Babirā du reste, de couvrir tous les sentiers de leur pays de « songoléla ».

Le « songoléla » est une sorte de flèche en bois, ou plutôt un jonc, long de 30 à 60 centimètres, taillé en pointe bien effilée. Planté obliquement aux bords des sentiers, la pointe du songoléla est tournée dans le sens de l'envahisseur. C'est une vraie broche fixée en terre et visant les pieds, la cuisse ou le ventre de l'ennemi. On s'y embrochait souvent, notamment pendant les marches de nuit.

La femme Balegga est généralement laide, de taille petite, mais par contre très laborieuse. Comparées aux autres, les Balegga sont malpropres. Leurs huttes, de forme conique, avec un toit fait de plusieurs rangées de chaume superposées, ressemblent à de véritables ruches.

Voyons maintenant qui sont les Vahuma, que ces Balegga considèrent comme leurs suzerains !

D'où sont venus les Vahuma ?

Tous les explorateurs et voyageurs ayant traversé l'Afrique Centrale, tous ceux ayant écrit sur ces régions du continent africain, se sont occupés avec intérêt de la race des *Vahuma*.

Le Vahuma, grand de taille, a le port noble, la démarche grave et imposante. Drapé dans une pièce d'étoffe ou de peau nouée sur une épaule, qui lui tombe en forme de toge, il rappelle les statues grecques.

Il tient généralement un long bâton à la main ; c'est

un insigne pour lui, car, quoique prince et de sāng royal, le Vahuma est, avant tout, pasteur et éleveur de bétail.

La première fois que je vis un Vahuma, j'eus l'impression d'avoir devant moi un de ces personnages mythiques de l'antiquité, roi mage ou roi pasteur. Et ma première pensée fut : Les rois qui se guidèrent sur l'étoile pour aller visiter le Christ nouveau-né ; les rois pasteurs, les Hyksos, qui firent la conquête de l'Égypte, tous ces rois devaient être de la race de cet homme, de ce Vahuma !

Une expression évidente de noblesse, est le trait caractéristique qui distingue les Vahuma de tous leurs autres voisins noirs.

Ce sont les aristocrates de l'Afrique !

Ils tiennent beaucoup à la pureté de leur origine. Les grands chefs s'abstiennent de tout mélange avec les indigènes, leurs vassaux.

Les Vahuma de cette région, c'est-à-dire de l'ouest du lac Albert, semblent avoir gardé beaucoup plus intacte leur pureté originaire et leurs mœurs, que ceux de l'Unioro et d'Uganda, car ces derniers ont subi plus tôt l'influence des Arabes zanzibarites.

Si vous demandez à un Vahuma son origine, il vous indiquera le nord, d'un geste fier. — Notre pays d'origine est voisin du pays des hommes blancs — me disaient-ils très souvent.

Nous sommes des « Oromô », des « Vuïtu », des

« Huma », ce qui voudrait dire nous sommes les fils de « l'homme ». Vous serez frappés, comme moi, de l'analogie saisissante qu'il y a entre le mot *homme* et *Huma*; mais ce n'est là, je pense, qu'un caprice du hasard. Il y a des régions où ce mot est prononcé « Hima » ou « Héma » c'est-à-dire « Vahuma », « Vahéma », « Vahima ».

Mais encore une fois, qui sont ces Huma et d'où nous viennent-ils, ces conquérants des régions des grands lacs équatoriaux ?

Quoique de rares écrivains aient voulu supposer que les Vahuma fussent originaires des Indes, ayant remonté le cours du Zambèze et suivi la direction des grands lacs, du *sud* au *nord*, cette hypothèse a été repoussée par tous les voyageurs, explorateurs et géographes.

Du reste ils nous disent eux-mêmes qu'ils viennent du nord ! Nous resterons les partisans convaincus de l'hypothèse, faisant descendre les Vahuma du *nord* au *sud*, c'est-à-dire des hauts plateaux de l'Éthiopie. Comme race, ils ont du sang Sémite ou Hymiarite. C'est dans l'Arabie qu'il faudrait chercher le berceau originier des Vahuma.

Malheureusement, nous ne connaissons rien ou peu, de l'histoire des Arabes avant l'Islamisme. Certains auteurs présumant que vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, les Hymiarites, chassés du Yémen par les Jactanides, allèrent conquérir et peupler l'Éthiopie et l'Abyssinie. Quelques auteurs font descendre les Abyssiniens, qu'il

faut distinguer des Ethiopiens, d'un autre peuple chassé du Yémen : les *Abasséni*, d'où serait venu le nom d'Abyssinie. Nous allons suivre ces deux fils : les *Abasséni*, s'établissent en Abyssinie, et les *Hymiarites*, en Ethiopie. Ici nous serions tentés de créer une analogie entre *Huma* ou *Hima* et *Hymiarite*.

Cherchons, maintenant, les rapports originaires dans les mœurs et les caractères physiques des Ethiopiens et des Vahuma. En Ethiopie, nous trouverons la race dominante des *Galla*, qui est une race de pasteurs et d'éleveurs de bétail.

Dans la région des grands lacs, les *Vahuma*, race dominante aujourd'hui, sont également éleveurs de bétail et pasteurs.

Les traits physiques d'un Vahuma, sont absolument ceux du type éthiopien :

La peau d'un noir cuivré, de taille élevée, les attaches fines, le nez aquilin ou droit, et les lèvres bien dessinées.

La femme Vahuma, possède surtout, le beau type éthiopien, avec ses yeux bien taillés, beaux et expressifs, au milieu d'une figure d'un ovale irréprochable.

Chez les Ethiopiens les fiançailles sont d'un usage courant. Chez les Vahuma, j'ai observé que la jeune fille *promise*, resté chez son père et garde sa pureté virginale jusqu'à l'âge de puberté ; coutume qui n'existe nulle part chez les autres peuplades de l'Afrique Centrale.

En Ethiopie, il y a des castes à part, méprisées par le

reste de la population, telles que celles des forgerons et des potiers, qui constituent des professions héréditaires. J'ai découvert chez les Vahuma du lac Albert, une tribu de potiers, appelés *Baké*. Ces potiers sont considérés comme les esclaves des Vahuma.

Je pourrais vous citer encore bien d'autres points d'analogie, mais je me contenterai de vous entretenir d'un détail inédit, qui a, je crois, échappé jusqu'ici aux recherches des autres, et qui constitue, à mes yeux, une preuve évidente à l'appui de l'origine éthiopienne des Vahuma.

Nous avons en Ethiopie une région montagneuse située entre deux tributaires du Nil ; le Bahr el Azrak et le Sobat, qui est habitée par une race qui s'appelle *Balegga*. Ces Balegga, cultivateurs, sont gouvernés par des Seigneurs Ethiopiens. Or, les hauts plateaux de la chaîne ouest du lac Albert, sont occupés précisément par des Balegga cultivateurs, ayant pour seigneurs des Vahuma !

Cela n'établit pas que des Balegga de l'Ethiopie aient suivi les familles seigneuriales des Huma, dans leur marche vers le sud, ou que ces deux peuplades Balegga appartiennent à la même souche, non. Mais cela nous éclaire sur un point : c'est que les Vahuma de l'ouest du lac Albert, avaient été jadis les seigneurs éthiopiens ayant eu leurs fiefs dans la région *Balegga* de l'Ethiopie. Chassés de cette région, les seigneurs Vahuma ou les familles du patriarche Huma, se dirigent vers le Lac

Albert, suivis dans leur exode par quelques Balegga dévoués à leur cause. Ils s'y établiront et asserviront les peuplades de cultivateurs de cette nouvelle région, qu'ils désigneront entre eux, par le nom de *Balegga*, comme par le passé ils avaient coutume de désigner leurs anciens serfs.

Quand des chefs Vahuma venaient me soumettre leurs palabres, ils disaient toujours « Balegga *Yangé* » ce qui veut dire : « mes Balegga » — Si vous demandez par contre à un Balegga, ce qu'il est, il vous répondra qu'il est *Bambissa*, *Walindu*, *Batchopé*, *Batzéré*, etc.; ce sont des noms de tribus, parlant le même langage et formant la race des *Api*, à laquelle appartiennent ces cultivateurs.

Les seigneurs Vahuma s'établissent donc d'abord au lac Albert, en asservissent les populations agricoles, qu'ils appellent des Balegga; ils étendront leur conquête, en envoyant des membres de leur famille vers le sud, le long de la chaîne, à l'ouest des lacs. Ceux-ci, soumettront les populations de ces nouvelles contrées, et les désigneront toujours sous le nom de *Balegga*. Nous retrouvons en effet d'autres Balegga au nord-ouest de la vallée de la Semliki. Mais ces Balegga, et ceux de l'Albert Nyanza, que je connais pour avoir vécu parmi eux, diffèrent les uns des autres, et parlent un langage à tel point dissemblable, qu'ils ne parviennent pas à se comprendre. Plus au sud, près des lacs Kivu et Tanganika, nous retrouverons une autre région appelée

toujours Balegga, et qui est également soumise à la domination des seigneurs Vahuma!

Ces pasteurs, à la démarche grave, et qui ont l'intuition d'avoir du sang royal dans les veines, sont certainement les descendants de ces mêmes seigneurs éthiopiens qui firent jadis la conquête de l'Abyssinie, descendirent le Nil Bleu, pour donner à l'Egypte les rois de la XXV^{ème} dynastie qui est, comme vous le savez, une dynastie de rois Ethiopiens. Et ces mêmes seigneurs, chassés plus tard de l'Ethiopie par les Abyssins, se dirigèrent vers le sud, remontèrent cette fois le Nil Blanc, atteignirent le Lac Albert, d'où ils étendront leur domination sur toutes ces régions des lacs, où nous les retrouvons encore aujourd'hui.

Actuellement, les rois d'Unioro, du Toro et d'Uganda, sont tous Vahuma.

Pendant mon séjour à Hoïma dans l'Unioro, j'ai visité le Roi Andréa. Et dans le royaume de Toro, alors que j'étais de passage à Fort-Portal, j'eus l'honneur de recevoir, sous ma tente, la visite du roi Kassagama.

Kassagama s'est amené monté sur un beau cheval alezan. Entouré de tous ses conseillers, qu'il dominait de sa haute taille, Kassagama avait une noblesse, une majesté, qu'il savait de qui tenir.

HYPOTHÈSE

Les lacs Albert et Albert Edouard.

En observant à première vue l'aspect des régions des grands Lacs Équatoriaux, nous sommes frappés tout d'abord par le système orographique, qui constitue la caractéristique principale de ces régions. Deux lignes de faites, à relief ininterrompu, se suivent parallèlement du sud au nord depuis le 12° de latitude sud, jusqu'au delà du 4° de latitude nord. Elles forment une des crevasses gigantesques, provoquées par les convulsions volcaniques, que les géologues allemands ont appelées les « *Graben* » de l'Afrique orientale.

Dans cette crevasse, dans ce « Grabe » resserré entre les deux chaînes de hauteurs, quatre lacs s'alignent du sud au nord, dans l'ordre suivant : Tanganika, Kivu, Albert-Edouard, et Albert Nyanza. De ce dernier sort le Nil Blanc. A l'Est de ces lacs, s'étend l'immense nappe du Victoria Nyanza, dont nous n'aurons pas à nous occuper.

Examinons d'abord les deux lacs septentrionaux de la crevasse.

Les lacs Albert et Albert Edouard, sont reliés entre eux par la vallée et la rivière de la Semliki. C'est par ce canal d'écoulement, que le trop-plein des eaux de l'Albert Edouard se déverse dans l'Albert Nyanza.

Le niveau de ce dernier lac est à 680 mètres d'altitude au-dessus de la mer. Celui de l'Albert Edouard, en est à 965 mètres.

Le lac Albert Edouard est dominé, au sud, par les massifs volcaniques du Ruanda. Nous avons, en outre, le bloc gigantesque formé par le Ruwenzori, que les anciens appelaient: *les Monts de la Lune*, aux pics neigeux, hauts de 5800 à 6000 mètres; bloc situé entre ces deux lacs.

Je vais formuler une hypothèse :

A une époque reculée, ces deux Nyanza ne formaient qu'un seul et même lac.

Nous allons tâcher de rechercher des points à l'appui de cette thèse.

Mes observations personnelles de la vallée de la Semliki, et de la chaîne des montagnes dominant la rive gauche du lac Albert, ont été malheureusement faites dans un cadre et un laps de temps limités. Une seule fois, en effet, j'ai eu l'occasion de visiter ces parages qui étaient en dehors de ma juridiction, puisqu'ils constituent un territoire britannique.

Mais je m'appuyerais, en outre, sur les observations faites par Sir William Garstin, observations que j'ai recueillies dans ses rapports publiés sur le bassin du Haut-Nil, ⁽¹⁾ et qui constituent une œuvre magistrale. Sir William Garstin, qui a été en personne sur les lieux,

(1) Report Upper the Basin of the Upper Nile. Le Caire, 1904.

est une autorité incontestable, devant laquelle nous nous inclinons.

De ces deux chaînes parallèles, à l'est se trouve la ligne de faîtes séparant les eaux des deux lacs Albert de celles du Victoria Nyanza. A l'ouest, c'est la chaîne de séparation des eaux du Nil et du Congo.

Les auteurs allemands appellent les deux chaînes, enserrant cette grande crevasse « Les Monts *Mitumba* ».

La chaîne de l'Ouest, venant du nord, depuis le Nil Blanc, longe le lac à une hauteur variant entre 750 et 900 mètres du niveau du lac. Elle continue ainsi, en conservant cette hauteur, à courir vers le sud-ouest. Cette haute muraille se dressera, toujours ininterrompue, sur la vallée de la Semliki, qu'elle longera, pour atteindre de près le lac Albert Edouard, qui sera longé à son tour, puis contourné au Sud.

Arrivée à ce point, la chaîne Ouest se confond avec le massif des monts Ruanda, d'où, elle se projetera vers le nord-est, contournant les lacs Albert Edouard et Dueru. Ici, la chaîne Est, atteint les contreforts nord-est du Ruwenzori, puis elle continue sa course, se dressant sur la vallée *orientale* de la Semliki, et longeant le lac Albert jusqu'à son extrémité nord-est, où le Nil Victoria vient se jeter dans le lac.

Voilà donc une ceinture de hauteurs *ininterrompue* dont la *boucle* est représentée, au centre, par la masse imposante du Ruwenzori.

Au milieu de cette espèce de cuvette à haute bordure,

il n'y avait naguère, qu'une seule nappe d'eau, d'où émergeait le *Ruwenzori*.

Nous allons examiner, maintenant, la nature géologique et la physionomie, de la vallée de la Semliki, et des plaines qui se trouvent à l'extrémité sud du lac Albert.

Les plaines qui s'étendent entre la chaîne de l'ouest et les eaux du lac Albert, ainsi que la partie de la vallée basse de la Semliki, que j'ai visitées, ne laissent aucun doute sur leur origine. Elles ont tété, jadis, entièrement envahies par les eaux du lac.

Toute cette région, de nature marécageuse, est recouverte de dépôts lacustres et de petits coquillages. Pendant la saison des pluies, la vallée devient impraticable et prend l'aspect d'une lagune. Il est évident du reste, que les eaux de ce lac se sont jadis retirées, mettant à nu ces plaines, car sur les rochers, on trouve des traces qui dénotent clairement le travail d'érosion des eaux.

De vieux *Vahuma* du lac Albert, m'ont assuré que le Nyanza couvrait jadis une partie de la vallée de la Semliki, et que l'autre partie, plus au sud, avait été jadis impraticable.

Emin pacha, Romolo Gessi, Casati, Stanley et tous ceux qui ont visité les eaux du lac Albert, parlent d'îles qui existaient à l'extrémité sud du lac. Je n'en ai pas vues !

Passons maintenant au lac Albert Edouard, et à son tributaire le lac Ruisamba ou Dueru, avec lequel il

communiqué par un chenal. N'ayant pas fait des recherches dans cette région, je citerai les observations de Sir William Garstin, qui est le plus récent des voyageurs ayant écrit sur le lac Albert Edouard.

Sir William Garstin quitte le Victoria Nyanza, traverse le pays d'Ankole, et gravit l'escarpement de la chaîne Est, d'où il aperçoit le lac à ses pieds; sa vue embrasse toute l'étendue, jusqu'aux sommets du Ruwenzori. A mesure qu'il descendra le versant ouest de cette chaîne, il nous parlera d'un ancien niveau du lac, et de plaines d'alluvions recouvertes de dépôts lacustres et de coquillages.

Aux pages 39 et 40 de son livre, il nous parle de Kazinga, de ses plateaux, et du chenal reliant le lac Albert Edouard au lac Dueru; puis, il nous entretient de la plaine se trouvant au sud du lac Albert Edouard, et s'étendant vers la chaîne du Kivu, dont les cours d'eau forment la Rutchuru, qui alimente l'Albert Edouard.

Page 41, il nous décrira la plaine immense au nord-ouest du lac, qui va s'allongeant vers le nord, jusqu'aux contreforts du Ruwenzori. Il conclura partout au caractère alluvial de ces régions, car *partout*, il a rencontré des dépôts lacustres et des coquillages.

Il n'y a plus de doute, toute cette étendue comprenant les lacs Albert Edouard et Dueru, et tous les plateaux qui les environnent, s'étendant à l'ouest et à l'est, jusqu'aux pieds des deux chaînes, au sud, jusqu'aux pentes

des monts Kivu, et au nord, embrassant les contreforts orientaux et occidentaux du Ruwenzori, toute cette étendue a été jadis recouverte de la même nappe d'eau !

Si nous devons accorder quelque créance aux anciens géographes arabes, voici ce qu'ils nous disent, en parlant des sources du Nil, dans leur style imagé.

Chéab-Ed-Din, du XV^e siècle, nous parle ainsi du Nil :

« Au milieu de l'île de Moghreb (l'Afrique), sont les déserts que parcourent les nègres, et qui séparent les pays des nègres de celui des Berbers. Dans cette île, est la source du grand fleuve, sans égal sur la terre. Il descend de la Montagne de la Lune, située au delà de l'Equateur. Plusieurs rivières jaillissent de cette montagne, et se réunissent dans *un grand lac*. De ce lac sort le Nil, le plus grand, le plus beau des fleuves du monde ».

Un autre géographe arabe, nous dira, comme dans un conte des Mille et une Nuits, ceci :

« Mohammed, le prophète de Dieu dit : Le Nil vient du jardin de l'Eden, le roi Am-Kaam est Hermès I^{er}, les démons l'emportèrent dans la montagne du Goumr⁽⁴⁾. Là, il bâtit un palais orné de 85 statues, puis réunissant toute l'eau de la montagne, il la dirigea par un endroit voûté jusqu'aux statues, et de leur bouche, elle tombe, en quantité mesurée et calculée suivant leur cube (il s'agit probablement des anciens barrages). Elles forment de nombreuses rivières qui vont ensuite dans le

(4) Goumr ou Kamar, en arabe, signifie lune.

grand lac, une montagne traverse le lac et en sort vers le nord-ouest. De cette montagne le Nil coule un mois de marche » etc., etc.

Il y a évidemment là une description fantastique, d'imagination féconde, où le géographe arabe confond ce qu'il a pu recueillir de légendes sur les anciens barrages et sur les sources du Nil.

Ne méprisons pas tout ce que nous disent les anciens arabes, car nous ne les connaissons pas assez. Il y a dans leurs histoires à face légendaire, des fonds de vérité. Retenons en tous cas ceci pour nous.

Un grand lac, d'où émerge une montagne !

Jusqu'ici tout marche à souhait pour notre hypothèse; il y a cependant un point faible, qui menace de faire crouler tout l'échafaudage supportant l'édifice. Ce point faible, c'est la différence des niveaux entre le Lac Albert et l'Albert Edouard. Elle est de 285 mètres. Sir William Garstin nous indiquera le détail métrique de cette différence :

Depuis le lac Albert Edouard jusqu'au kilom. 75, il y a un affaissement de 15 mètres seulement; de ce point jusqu'au kilom. 196, il y a l'énorme différence de 254 mètres.

D'ici, jusqu'au lac Albert, la différence redescend à 16 mètres.

Nous allons diviser ce parcours en trois parties, que nous appellerons, Haute Semliki, Semliki Moyenne et Basse Semliki.

*

Comment expliquer cette différence de niveau ?

Nous allons avoir recours aux violences géologiques. Le phénomène, que nous rencontrons si souvent dans l'histoire des temps reculés de la terre, a dû s'accomplir, dans cette région des Mitumba, à une époque à déterminer encore.

Le volcan Virungo ou Mfumbiro, situé au sud du lac Albert Edouard, qui crache aujourd'hui encore des torrents de lave, embrasant le ciel de ses flammes, nous fournira l'explication du problème.

Ce volcan, qui se dresse fièrement sur le socle massif des monts du Ruanda, constituant l'expression la plus haute du bassin du Congo, obstacle formidable qui s'est dressé dans ce « grabat » des Mitumba, séparant violemment les lacs du nord de ceux du sud, ce volcan, a dû avoir de terribles accès de rage, qui ont dû *souvent* bouleverser le niveau de ces régions.

Dans une de ces convulsions titanesques, il faut croire que tout le lac Albert Edouard, ainsi que la région occupée aujourd'hui par la haute Semliki, se soient soulevés, soulèvement accompagné d'un affaissement de la région de l'Albert Nyanza, et qu'en outre, la moyenne Semliki se soit en partie disloquée, et en partie comblée par d'énormes rochers, dégringolés des hauteurs du Ruwenzori, dont les éperons du versant ouest se projettent précisément dans cette partie de la vallée. Ceci expliquerait l'énorme différence de niveau de 254 mètres, et les chutes de la Semliki, dont parle Stanley.

Sir William Garstin dit encore, page 65, en parlant de cette grande différence de niveau; « Qu'il semble presque certain, qu'à cet endroit la Semliki doit descendre par des chutes successives ».

Mais Sir William Garstin, que j'ai été consulter avant de livrer au public cette hypothèse, me demande, non sans raison, une preuve, un vestige de ces convulsions. Il me demande de trouver l'ancien niveau des deux lacs.

Je fus aussi trouver son adjoint le capitaine Lyons, qui a, de son côté, étudié les niveaux du Victoria Nyanza et dont la haute compétence est indéniable. Le capitaine Lyons me fait la même remarque. Il leur faut l'ancien niveau *des deux lacs*.

Eh bien, Messieurs, l'ancien niveau existe au lac Albert Edouard; nous le trouverons, toujours dans ce recueil inépuisable d'observations scientifiques faites par Sir Garstin, qui constitue l'étude la plus magistrale qui ait été faite, jusqu'aujourd'hui, sur cette partie de l'Afrique! Nous lisons, en effet, ces lignes à la page 41, au sujet du lac Albert Edouard:

« Au nord et à l'est, et probablement à l'ouest, se trouvent à une hauteur de 100 mètres et plus, au-dessus du niveau actuel du lac, des dépôts lacustres ». Plus loin il nous dira clairement ceci: « On en rencontre sur les collines de Kipura, et sur les éperons du Ruwenzori. Et, en outre, toute cette superficie porte dans sa conformation des traces d'avoir été jadis le lit d'une grande mer intérieure ».

Voilà un point bien établi. C'est une constatation faite sur les lieux. Les eaux se sont donc trouvées à 100 mètres et plus au-dessus du niveau actuel, et elles ont recouvert les collines et les éperons du Ruwenzori!

Cet ancien niveau existe-t-il aussi au lac Albert?

Non. Il ne peut pas exister, il ne doit pas exister d'après mon hypothèse, puisque nous supposons qu'il y a eu affaissement des reliefs et de la région du lac Albert!

Qu'est-ce qui pourrait le prouver?

D'abord :

1° Les deux chaînes s'affaissent au nord du lac;

2° La nature marécageuse des plaines bordant le Nil Blanc à sa sortie, et beaucoup plus au nord encore, jusqu'à Dufilé! et enfin ;

3° La différence de fond des eaux des deux lacs Albert.

Quelle est la différence de la profondeur des deux lacs?

Nous n'avons malheureusement pas de données précises sur la profondeur des deux Alberts.

Sur l'Albert Nyanza, Emin pacha, Gessi, Mason bey, Stanley et d'autres, ne nous ont laissé aucun travail de sondage, que je sache!

Quant au lac Albert Edouard, Sir William Garstin nous dira ceci, page 42 :

« Il n'existe aucun renseignement concernant la profondeur du lac Albert Edouard, mais d'après les indigènes, il n'est nulle part profond ».

Plus loin, il nous citera Emin pacha, qui n'aurait constaté qu'une profondeur de 10 à 12 mètres au lac Albert.

Mais Emin pacha a dû faire erreur, à moins que ce soit là l'indication d'une profondeur trouvée tout près des côtes.

Au mois d'avril 1904, j'ai entrepris en personne des recherches sur le lac, pour retrouver les restes de deux de nos malheureux officiers du Congo qui se noyèrent à cette époque, au large du lac. Je n'ai pu aller que jusqu'à 800 à 1000 mètres de la côte ouest, car mes payeurs, effrayés par la catastrophe qui venait de nous frapper, refusèrent d'aller plus loin. J'ai fait des travaux de sondage. Dans certaines parties du lac, au sud-ouest de Mahagi, à 400 mètres au large, ma sonde improvisée ne touchait déjà plus le fond. Or, ma sonde était faite de 4 chaînes en fer, chacune longue de 10 mètres. J'avais confectionné avec trois baguettes de fusil, une ancre à trois pointes, fixée au bout de ces chaînes, d'une longueur totale de *40 mètres*.

Si à 400 et à 1000 mètres de la côte, la profondeur donne 40 mètres, il faut croire qu'en plein lac, à 20 kilomètres au large, cette profondeur est infiniment plus considérable. Bien que de dimension plus petite, l'Albert Nyanza a, dans sa physionomie, une grande analogie avec le Tanganika. Or, on a constaté au Tanganika des profondeurs mesurant 647 mètres !

Et pour finir, récapitulons les points développés à l'appui de l'hypothèse.

1° La montagne Goumr ou Kamar (le Ruwenzori) *émerge d'un lac.*

2° Le système orographique formant une haute bordure, entoure d'une façon *ininterrompue* les deux lacs Albert, depuis les massifs du Kivu jusqu'à la naissance du Nil Blanc.

3° L'assèchement des lacs, dont les eaux se retirent ou dont les lits se comblent.

4° Le caractère alluvial des plateaux environnant les lacs, les collines et les éperons du Ruwenzori, recouverts partout, de dépôts lacustres et de coquillages.

5° L'ancien niveau à une hauteur de 100 mètres et plus du niveau actuel du lac Albert Edouard.

6° L'affaissement de la chaîne des Mitumba vers le nord du Lac Albert, et la nature marécageuse de la vallée du Nil Blanc jusqu'à Dufilé.

Enfin :

7° La différence de profondeur entre les deux lacs.

Avant de finir, je vous dirai encore que dans le travail scientifique de Sir William Garstin, où l'on peut puiser à mains ouvertes, j'ai remarqué, que cet éminent savant était porté à croire, qu'avec le soulèvement du volcan et du massif de Ruanda, le drainage de tout l'espace du lac Kivu a été séparé du lac Albert Edouard et amené vers le Tanganika. Cette supposition, ainsi que la découverte d'un ancien niveau du lac Albert Edouard, reportèrent mon esprit vers un autre lac, vers le Tanganika.

En 1876, Stanley, faisant un voyage de circumnavigation sur le Tanganika, constatait un ancien niveau à *100 mètres et plus* d'altitude au-dessus du niveau actuel du lac!!!

Que doit-on conclure de ces anciens niveaux à égale hauteur des lacs Albert Edouard et Tanganika?

Je ne suis qu'un modeste observateur, sans compétence, sans autorité. Je constate seulement et je laisse, à de plus savants géologues, le soin d'en tirer une conclusion, et de dire que tout le « Grabe » des Mitumba ne formait jadis qu'un seul et même lac.

Encore une fois, ne méprisons pas les anciens, ne nous rions pas des géographes arabes, lorsqu'ils nous content, dans un style légendaire et imagé, que trois grands fleuves, ayant *tous la même source*, traversent l'île de Moghreb (l'Afrique), en trois sens différents pour atteindre trois océans: l'Atlantique, la Méditerranée, l'Océan Indien, et qui ne sont autre que: le Congo, le Nil, le Zambèze.

La légende, Messieurs, est d'essence divine, respectons-là, car sous ses ailes fantastiques, nous finirons toujours par découvrir une vérité.



KIHANGA, mon sergent dévoué, de race Baluba
(blessé au pied par un «songoléla»).



LA RIVIÈRE CHARI OU DUKI À IRUMU.

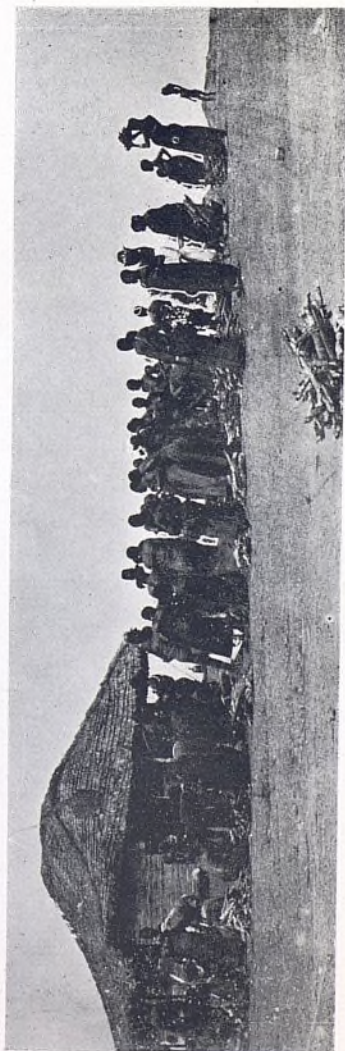


LE PORTAGE À DOS D'HOMME

Porteurs indigènes de la forêt équatoriale entre Mawambi et Irumu.
(L'arrivée à l'étape.)



MONTAGNAARDS BALEGA DE LA RÉGION DES LACS.



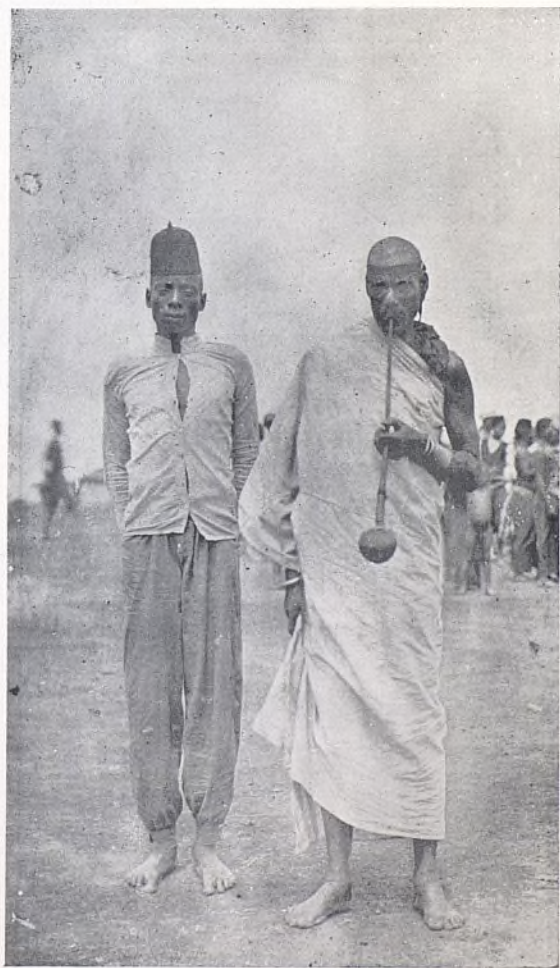
LE MARCHÉ AUX BOIS À IRUMU.



DEUX JEUNES FILLES DE RACE BANDUSSUMA
(près Irumu).



MAMULAPANIA, GRAND CHEF BABIRA, et sa «BIBI» (femme favorite)
avec un énorme disque passé dans la lèvre supérieure.



ALKAKA, CHEF VAHUMA, fumant sa pipe,
et son fils au service de l'État, à la ferme d'Irumu.